

Contes pour dormir debout

Lécrivain

Daniel

L'expression est désuète mais, pour désigner ce célibataire endurci au poil grisonnant, qu'aurait-on trouvé de mieux que «vieux garçon» ? Bien sûr, il n'était pas vraiment âgé, mais l'accumulation des ans lui donnait déjà l'air posé d'un vieux chat en même temps que brillaient dans ses yeux la malice et l'émerveillement des gamins. Il avait l'œil critique de celui à qui on ne la fait pas mais aussi l'art de tolérer avec bonhomie ce qui lui paraissait inévitable. Quelque chose du dévouement sceptique de Sancho Panza émaillé de quelques traits paradoxaux. Par exemple, mésuser, dans la conversation, d'un

terme mécanique mal connu du commun des mortels, dessinait aussitôt sur ses lèvres une mimique mi-amusée mi-indulgente qui vous donnait illico l'envie de vous cacher sous le tapis, mais on sentait en même temps qu'il brûlait d'envie de vous instruire. Paradoxe encore, le tapage le faisait fuir mais il aimait la fête et la convivialité.

Le respect congénital du travail bien fait, de la précision du geste, de l'objet délicatement ajusté eût pu en faire un horloger mais la vie en avait décidé autrement et, dégoûté de la discipline imbécile de l'école comme le sont beaucoup de surdoués, il avait appris beaucoup par lui-même, poussé qu'il était par une curiosité insatiable pour tout ce que l'humain avait pu avoir d'ingénieux. Cela allait de la mécanique, bien sûr, qui lui faisait briller le regard chaque fois que, comme prévu par ses doigts, il pouvait dire : « ça marche ! » ; à l'architecture, à la transformation du paysage, à tout ce que la main de l'homme avait créé de pérenne. Il avait ainsi, avec son terroir, ses

villages, ses us, son histoire, une relation amoureuse qu'il prolongeait dans la lecture des œuvres oubliées d'autres passionnés de l'Ardenne. D'ailleurs, visiter son territoire avec lui était une friandise. Il avait l'anecdote facile, l'humour à fleur de propos et l'œil du photographe pour cerner des vues incontournables mais inattendues sur plateaux et vallées.

Né dans le milieu du chemin de fer, il avait finalement assumé une longue et jouissive carrière de conducteur de locomotive. Non pas que la rectitude des rails qui défilent l'eût fasciné mais bien plutôt l'art et la sagacité qu'il fallait pour manipuler en douceur, du bout du doigt en quelque sorte, ces monstrueux mille sept cent chevaux-vapeurs attelés à une non moins monstrueuse accumulation de mille tonnes d'acier et de marchandises, voire de viande de plouc. Il fallait anticiper tout, démarrer très progressivement, sous peine de faire patiner acier contre acier dans un vacarme de fin du monde ; connaître le

pourcentage des côtes, l'angle de chaque virage, supporter sans somnoler la course hypnotique des droites qui se rejoignent à l'infini... j'en passe. Il parcourait dans son intimité la région qu'il connaissait si bien, il mesurait sa pointure, son tour de taille, il la touchait à travers sa machine. Le prix à payer en était les horaires décalés, les nuits à l'hôtel, parfois. Mais il aimait ça ! Beaucoup !

Aussi la restructuration de la compagnie qui l'employait le foudroya-t-elle.

Du jour au lendemain, il se retrouva au guichet d'un bourg de campagne, «en train » non plus de conduire mais de vendre des « titres de transport», appellation euphémistique et bureaucratique pour « billets »).

Comment décrire ce sentiment de relégation, ce long ennui, cette prise en otage entre les exigences déraisonnables et souvent imbéciles des voyageurs pas toujours très futés mais volontiers râleurs et les non moins

délirantes consignes d'une hiérarchie dont la dernière syllabe en dit long ?

Au début, il y eut de la colère impuissante, puis, sagement, un total désintérêt, un « je m'en foutisme » intégral. On lui demandait d'être une machine, un distributeur, comme celui de canettes de coca là dans le hall ? Bon ...mais on n'aurait pas son âme !

Lors des longs temps morts, il contemplait désespérément les murs nus de son espèce de cellule, de cage à rat de labo, Cherchant quelque'échappatoire, quelque retour sur la grande route des rails, sur l'infini des droites et leur point de fuite. En vain. Le monde, la vie, huit heures par jour, lui étaient désormais interdits ou ne lui parvenait que par la mini trappe qui servait de truchement avec le monde des hommes.

Quand il rentrait chez lui, abruti par cette vie de hamster, lassé de la gueule de zombie des navetteurs, écoeuré des gestes répétés que la susdite machine à coca, à peine modifiée, eût pu poser à sa place, lassé des exigences

contradictoires de l'institution, à bout surtout d'enfermement, il enfourchait, si le temps le permettait, un vieux Solex dont l'efficiencesimple lui semblait, en connaisseur, exorciser les chinoiseries minables de l'administration.

C'était un peu mince comme raison de vivre et surtout ne servait de palliatif qu'au moment où il en avait le moins besoin. Il fut donc aux anges lorsqu'un pote à lui, un obsédé du mégabit, lui refila un notebook. Petit, efficace et bien apte à lui ouvrir une fenêtre sur le monde pendant ses heures de détention. On s'en serait douté, le premier mot qu'il tapa dans la fenêtre de recherche de Google fut « train ».

C'est incroyable tout ce qu'on trouve ainsi. Sans compter que, de lien en lien, on se perd dans d'intéressants dédales où s'emmêle un peu le fil de la pensée initiale. Bref, on glande, on rêve, on s'occupe la boule et on occupe ainsi des moments dont le vide eût secrété colère rentrée, rumination mentale et crampes d'estomac.

Or donc, un de ces jours là, un de ces moments là, entre deux convois, à force de rentrer des mots clés de plus en plus vagues pour éviter les sites qui lui apprenaient ce qu'il savait déjà, il tomba, à sa grande surprise (la logique du moteur de recherche n'étant pas toujours la même que la sienne), sur cette alléchante adresse :

<http://www.google.ru/intl/ru/landing/transsib/en.html>.

Le commentaire parlait d'une webcam fixée sur le mythique transsibérien qui permettait d'en suivre, en temps réel (soit environ cinq jours) le trajet de Moscou à Vladivostok. Exactement comme si vous étiez à la fenêtre d'un wagon.

Cela pouvait paraître bien monotone mais Daniel avait de la patience. Il s'installa confortablement devant l'écran et ... en route pour les grands espaces et la steppe ! ...9226 kilomètres !

Devoir de temps à autres retourner au guichet le ramenait les pieds sur terre, de sorte que c'était finalement cette activité haïe qui servait de dérivatif à l'essentiel : la contemplation effarée du paysage qui défilait, défilait, défilait...Yekaterinenburg, ...Novosibirsk, ...Krasnoïarsk, ...le lenisseï, ...Irkoutsk... la magie des noms lui faisait tourner la tête.

Quoi de plus monotone pourtant ? L'horizon qui s'étire à perte de vue sur fond de bruit des boggies, ça vous a un effet berceur, voire carrément soporifique. Au beau milieu du troisième jour, arriva donc ce qui devait arriver : peu après l'intercity de 22h32, sa tête s'inclina sur son menton et il s'endormit.

Curieusement, quoiqu'assoupi, en rêve, il ne quitta ni la banquette, ni sa place à la fenêtre...il se souvint qu'on avait dépassé Ulan-Ude. Une steppe morne s'étalait à perte de vue et il avait le sentiment de fuir quelque chose. Une joie sourde, cependant, lui gonflait la poitrine. Il savait, il sentait, qu'il allait là où tout son être aspirait qu'il soit, là où il aurait

toujours dû être. Cela sembla durer longtemps. Le rêve a-t-il vraiment une durée ?

A un moment donné, en tout cas, alors que son intuition se faisait de plus en plus forte et qu'une espèce d'excitation le gagnait, le train freina. Doucement d'abord. Puis de façon de plus en plus appuyée dans un grand bruit d'essieu et de ferraille. Il ne comprenait pas, aucun arrêt n'était pourtant prévu dans l'immédiat. Il pensa à un signal fermé, à un troupeau sur la voie à quelque incident banal. Mais quand son wagon s'arrêta au bord d'un quai, que lui sauta aux yeux l'inscription : « нигде »¹, il sut qu'il était arrivé.

Les quelques quidams qui pensaient rentrer avec le banlieue de 23h04 en furent pour leurs frais. Personne ne l'a jamais revu.

¹ En russe: "Nulle-part"